

Elle célèbre les 10 ans de son atelier

# Les noces de papier d'Esther Jones



Daniel  
Côté

dcote@lequobidien.com

CHICOUTIMI - Esther Jones célèbre ses noces de papier, pourrait-on dire.

Son atelier, qui a pour nom L'échappée de culture, vient de souffler ses dix bougies et l'artisane y voit toujours l'un de ses meilleurs coups. Non seulement lui permet-il de vivre pleinement sa passion pour le papier, mais cette micro-entreprise l'a libérée du carcan que représentait son ancien statut de contractuelle.

Aujourd'hui encore, la Chicoutimienne exprime avec vivacité les tensions que lui ont fait vivre ses années passées dans le milieu du théâtre. Les projets étaient souvent stimulants, puisqu'on lui demandait de produire des décors, ainsi que des accessoires, se mouvant à l'esprit des productions auxquelles ils étaient destinés. Les conditions, elles, étaient moins attrayantes.

« J'étais toujours appelée à la dernière minute et la barre était haute. J'intervenais pendant les périodes les plus intenses dans la vie des compagnies de théâtre. La différence, par rapport à ceux qui y travaillaient sur une base permanente, est qu'ils pouvaient respirer, une fois les représentations terminées. Moi, je recommençais ailleurs », raconte Esther Jones.

Parmi les projets réalisés dans ce contexte, elle garde un bon souvenir du premier, qui remonte à plus de 20 ans. La Rubrique présentait deux pièces du dramaturge Harold Pinter, *Le radeau* et *Le monte-plats*, au Café-Théâtre Côté-Cour de Jonquière. Deux pièces, donc deux décors, l'un montrant un radeau perdu en mer, tandis que l'autre représentait un restaurant anglais.

Pour ce dernier, la scénographe avait conçu un espace fait de contreplaqué, l'illustration parfaite de l'ennui que peut susciter le design fonctionnel, version British. « Je m'étais inspirée du sous-sol de mon grand-père, qui était fini en bois. Il était parti de Birmingham pour immigrer au Canada et c'est dans cette ville que la pièce se déroulait », mentionne Esther Jones.

Elle qui avait complété un baccalauréat en arts à l'UQAC était contente de découvrir un autre mode d'expression que la peinture ou la sculpture. Tout naturellement, d'autres projets ont suivi ce baptême du feu à La Rubrique, notamment à La Pulperie de Chicoutimi où, en compagnie de sa soeur Ann, Esther Jones a planché sur plusieurs pièces destinées au jeune public.

En ajoutant les contrats

offerts par le Salon du livre du Saguenay-Lac-Saint-Jean, une expérience qui demeure chère à son cœur, l'artiste a pu vivre de son travail jusqu'à la fin des années 1990. C'est à ce moment que la pression incessante, jumelée au sentiment de ne pas toujours être reconnue à sa juste valeur, l'a poussée au burn-out. « On exige énormément, si bien que j'ai souffert d'épuisement », confie-t-elle. Le moment était venu d'amorcer une transition.

## Le miracle de la main droite

L'expérience vécue au Salon du livre, où il lui est arrivé de décorer la grande salle de l'hôtel Holiday Inn pour aussi peu que 700 \$, a ouvert l'esprit d'Esther Jones. Elle avait utilisé le papier comme peu de gens auraient songé à le faire, un heureux flash qui fut exploité pendant deux autres années.

Le moment décisif est venu au cours de la deuxième édition, par le truchement d'un zèbre grand format que les visiteurs adultes ne cessaient d'admirer. « C'est là que le déclic s'est produit. J'ai décidé d'en faire d'autres, mais en réduisant les volumes. Je voyais que les gens trouvaient ça beau », relate la Chicoutimienne.

Cette leçon l'a guidée au moment de quitter le métier de scénographe. Encore fragile, elle a aménagé un atelier dans son appartement du secteur Kénogami, évitant ainsi de marcher jusqu'au local où, précédemment, ses créations voyaient le jour. Même aujourd'hui, alors que L'échappée de culture a migré à Chicoutimi, cette approche reste la plus appropriée à ses yeux.

Une autre révélation est survenue le jour où elle s'est mise à découper le papier sans faire de dessin au préalable. Cet usage de la main droite, étrange chez une personne écrivant de la main gauche, a libéré sa créativité. « Il s'agit d'un miracle. Soudain, c'est ma main droite qui dirigeait et ça m'a procuré un plaisir incroyable. Ça a été viscéral », témoigne Esther Jones.

Il suffit de voir ses mobiles de papier, ses avions, ses animaux aux formes si naturelles qu'on les croirait dessinés, pour jauger l'impact de cette découverte. Le public ne s'y est pas trompé, plébiscitant le travail de l'artisane à chaque édition du Salon régional des métiers d'art.

Ça ressemble au succès, sauf que cette réussite ne fait pas vivre gras. Avant de s'épuiser une nouvelle fois, Esther Jones a donc ajouté un volet à sa production d'objets en papier : les petites séries. « Il faut que j'ajuste mes prix, que je donne plus de valeur à mes créations. J'ai commencé ça l'an dernier et je suis sur le bord d'y arriver », se réjouit l'artisane. Elle qui se dit aussi motivée qu'à ses débuts, qui jongle toujours avec de nouvelles idées, ne regrette pas le choix effectué au tournant du millénaire. Au fond, rien n'a changé depuis son enfance, alors qu'elle dessinait sur tout ce qui lui tombait sous la main, y compris les pages de garde découpées dans les précieux livres de son père. Hier comme aujourd'hui, Esther Jones est mariée au papier. □





« Même si je ne reçois qu'un client par jour à l'atelier, c'est suffisant pour faire une différence. Au début de La route des artisans, on pensait que ça attirerait les touristes, mais aujourd'hui, on sait que ça rejoint d'abord les gens de la place. C'est eux qui nous font vivre. »

- Esther Jones

Esther Jones travaille dans un atelier où ses nouvelles créations côtoient les anciennes. C'est dans ce lieu magique, qui fait penser aux dessins animés de Wallace et Gromit, que la Chicoutimienne transforme le papier en objets d'art depuis une dizaine d'années.

## L'artiste aime recevoir la visite

CHICOUTIMI (DC) - Plusieurs Québécois ont la hantise de déranger. Avant d'entrer dans l'intimité d'autrui, ils se posent mille questions, se demandent s'il serait approprié de poser un tel geste. Esther Jones comprend ce réflexe, mais souhaite que plus de gens visitent son atelier de la rue Hôtel-Dieu, au centre-ville de Chicoutimi. C'est l'une des 23 escales figurant sur La route des artisans, un outil promotionnel conçu par la Corporation des métiers d'art du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il existe depuis des lunes, mais la spécialiste du papier croit qu'on ne le connaît pas suffisamment. C'est pour cette raison qu'elle a distribué plusieurs feuillets récemment,

à l'occasion du Salon régional des métiers d'art.

« Comme il n'y a pas eu une grosse promotion, j'en ai parlé afin d'inviter les gens à venir chez nous. Ils doivent savoir que ceux qui font partie de La route des artisans sont enchantés de le faire. Nous les considérons comme de la grande visite », affirme Esther Jones.

Même à l'approche des Fêtes, une période de l'année où les artisans ne comptent pas leurs heures, elle aime recevoir dans son atelier. C'est l'occasion d'expliquer sa démarche, de montrer comment elle transforme des feuilles de papier ou de carton en objets chargés de poésie.

« Souvent, les gens reviennent avec leurs enfants et leurs petits-enfants. Ils constatent que l'atelier d'un artiste est un lieu mystérieux », note Esther Jones. Bien sûr, personne n'est obligé d'acheter, mais ceux qui le font génèrent des retombées dont ils ne soupçonnent pas l'ampleur.

« Même si je ne reçois qu'un client par jour à l'atelier, c'est suffisant pour faire une différence. Au début de La route des artisans, on pensait que ça attirerait les touristes, mais aujourd'hui, on sait que ça rejoint d'abord les gens de la place. C'est eux qui nous font

vivre », rapporte la Chicoutimienne, adepte du commerce à l'échelle humaine.

Dans cette optique, elle est heureuse d'annoncer que La route des artisans fera l'objet d'une campagne publicitaire au printemps. La corporation en profitera pour mettre en valeur le travail de ses membres à un autre moment qu'à l'automne, ce qui lui semble opportun. « Il s'agit d'une bonne période pour le faire. À la fin de l'hiver, les gens ont besoin de sortir », énonce Esther Jones. □

Photos Jeannot Lévesque